

Novembre 1927



N° 8

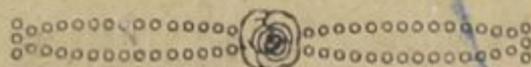
Ce Numéro: 1 fr. 50

ABONNEMENT ANNUEL: FRANCE 10 FRANCS - ÉTRANGER 12 FRANCS

LE VÉGÉTALIEN

TRIBUNE LIBRE DES VÉGÉTALIENS

DE 10 NUMÉROS PAR AN



SOMMAIRE

Avez-vous votre marmite sous pression ?	V. LORENC, ing.
Hameau végétalien.	S. ZAIKOWSKA et V. LORENC, ing.
Nouvelles de New-York.	S. Z.
Que penser de ceux qui tuent les chats ?	S. ZAIKOWSKA.
Echos du Banquet.	
Langues internationales.	S. ZAIKOWSKA et V. LORENC, ing.
Parmi les pensers éclos.	Henri ZISLY.
Bibliographie	S. ZAIKOWSKA et V. LORENC, ing.

Pour tout ce qui concerne le journal s'adresser à
SOPHIE ZAIKOWSKA, 131, rue Saint-Gratien à Ermont (S.-&-O.)
Chèques Postaux: Paris 1039.51

J082798

PROGRAMME
DES
Conférences au FOYER VÉGÉTALIEN
à PARIS, 40, Rue Mathis (Métro : CRIMÉE)
(1927 - 1928)

OCTOBRE

- Vendredi*, 14 oct., à 20 h. 30. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.
Vendredi, 21 oct., à 20 h. 30. — Analyse de l'ouvrage « Personnalité Humaine » de Delmas et M. Boll : D^r LEGRAIN.
Samedi, 22 oct., à 16 heures. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.

NOVEMBRE

- Vendredi*, 4 nov., à 20 h. 30. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.
Vendredi, 18 nov., à 20 h. 30. — « Propagande éducative dans les syndicats », étude en collaboration : LAZAREWITCH, S. ZAIKOWSKA, V. LORENC.
Samedi, 19 nov., à 16 heures. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.
Dimanche, 20 nov., à 15 heures. — Lecture par Camille COCHET, art. dram., du drame « Nihil ou le Drapeau Noir » de Banville d'Hostel.

DÉCEMBRE

- Vendredi*, 2 déc., à 20 h. 30. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.
Vendredi, 9 déc., à 20 h. 30. — « Le secret du bonheur » : Paul BRULAT.
Vendredi, 16 déc., à 20 h. 30. — « Le terrassier peut-il boire impunément un litre de vin par jour? », étude en collaboration : D^r HEMMERDINGER et D^r LEGRAIN.
Samedi, 17 déc., à 16 h. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.

JANVIER

- Vendredi*, 6 janv., à 20 h. 30. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.
Vendredi, 13 janv., à 20 h. 30. — « Opinions sur Freud » : D^r CARTON (Enseignements Naturistes), D^r LEGRAIN, M. GASTIN, M. COSTES, Doctoresse PELLETIER, D^r SPIESS.
Samedi, 14 janv., à 16 heures. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.

FÉVRIER

- Vendredi*, 3 févr., à 20 h. 30. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.
Vendredi, 10 févr., à 20 h. 30. — « Histoire de la coopération » : DAUDÉ-BANCEL.
Samedi, 18 févr., à 16 heures. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.
Vendredi, 24 févr., à 20 h. 30. — « La Psycho-Synthèse, régénération de l'individu ou de la race » : D^r Camille SPIESS.

MARS

- Vendredi*, 2 mars, à 20 h. 30. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.
Dimanche, 11 mars, à 15 heures. — « Philosophie de Rosny Aîné » : BANVILLE D'HOSTEL, fondateur de la FIALS.
Samedi, 17 mars, à 16 heures. — « Végétalisme » : V. LORENC, ing.

LE VÉGÉTALIEN

TRIBUNE LIBRE DES VÉGÉTALIENS

DE 10 NUMÉROS PAR AN

SOMMAIRE

Avez-vous votre marmite sous pression?	V. LORENC, ing.
Hameau végétalien	S. ZAIKOWSKA et V. LORENC, ing.
Nouvelles de New-York	S. Z.
Que penser de ceux qui tuent les chats?	S. ZAIKOWSKA.
Echos du Banquet.	
Langues internationales	S. ZAIKOWSKA et V. LORENC, ing.
Parmi les pensers éclos	Henri ZISLY.
Bibliographie	S. ZAIKOWSKA et V. LORENC, ing.

Avez-vous votre marmite sous pression?

Un de mes clients m'avait invité à étudier de très près la *Foire de Paris* et à lui faire un rapport sur ses nouveautés. J'ai donc passé plusieurs jours à examiner la *Foire*, surtout en ingénieur et en chercheur d'efficacité dans les travaux de bureau. Le végétalien que je suis a été frappé par le nombre prodigieux des marmites sous pression. Les unes étaient munies de couvercles qu'il faut tremper dans le contenu de la marmite pour les retirer; d'autres, mieux conçues, étaient munies de couvercles, placés sur l'ouverture de la marmite et retenus par un ressort puissant. On en voyait de petites, de grandes, de hautes, de plates: il y en avait pour tous les goûts.

Une des marmites, munie d'un manomètre permettant de contrôler la pression effective, avait séduit un couple. L'homme, décidé, tire son porte-monnaie et veut acheter la marmite; sa compagne tâche de l'en empêcher par tous les moyens... La lutte s'éternisant, je leur dis: « Permettez-moi d'intervenir dans ce petit conflit familial », et je les entraîne à quelques pas du marchand. « Voyons, leur dis-je, pourquoi voulez-vous acheter cette marmite? Est-ce que Monsieur est tuberculeux et veut, par charité pour son entourage, désinfecter ses crachats à fond? Alors je vous approuve des deux mains, car le bacille de Koch est tué bien plus sûrement à 150° de température qu'à 100° seulement! De même pour avoir de l'eau strictement stérilisée pour les injections et les lavements, rien ne vaut une bonne marmite sous pression! »

Le Monsieur, tout étonné, m'interrompt: « Mais je ne suis nullement tuberculeux! Si je désire posséder cette marmite, c'est pour que ma cuisine se fasse plus vite et avec moins de souci pour la ménagère. »

Je réponds: « Malheureux, vous voulez faire mettre des *aliments* dans une marmite sous pression? Vous n'y pensez pas! Le sucre, contenu dans les légumes, serait en partie caramélisé, les sels minéraux gravement modifiés, la structure cellulosique microscopique entièrement détruite, les albumines rendues indigestibles par la super-cuisson, sans parler des vitamines tuées par la chaleur excessive des marmites sous pression. »

« Tu vois, dit la femme, que j'avais raison, et si jamais tu achètes la marmite, tu t'en serviras toi-même! »

Là-dessus l'homme se rend de bonne grâce et tous deux me remercient cordialement.



Pendant ce temps, les marmites se vendaient comme des bouquets de muguet le jour du premier mai; et je me disais: combien d'entérites aggravées, combien de constipations définitivement établies, combien de désordres par déminéralisation, tels que la tuberculose et la neurasthénie insidieuses, combien de scorbut larvés, de maladies des yeux et d'autres maux encore vont sortir, dans les années à venir, de

ces nouvelles boîtes de Pandore que sont les marmites sous pression ? Le malheur de l'homme est en proportion de son ignorance.

Le jour où une famille s'achète une marmite sous pression pour la *cuisine*, elle fait un mauvais emploi de son argent. Pour quelques minutes gagnées à la cuisine, combien de temps sera perdu au W. C. (par la constipation), chez le dentiste (par la carie dentaire, suite de la déminéralisation), chez le médecin (pour mille maladies), misères que la famille éprouvée considérera comme une adversité inexplicable.

Est-on seulement bien certain de la diminution de peine à la cuisine ? Un de mes amis, Monsieur G., qui cuit ses aliments dans la fameuse marmite, m'a confié que l'opération doit être surveillée avec une attention jalouse. « Une minute de plus, me dit-il, et les légumes (haricots, pommes de terre, carottes, etc.) mis dans la marmite, se transforment en une crème douceâtre et écœurante qui ne ressemble plus à rien... »

Et à moi d'ajouter : « Et combien de fois la petite soupape de sécurité de la marmite restera-t-elle plus ou moins fortement collée sur son siège par des restes de glucose, d'albumines ou de matières peptiques ? Vous réglez la marmite pour qu'elle ne dépasse jamais 130°, alors qu'en réalité elle atteindra 150°. »



J'ajoute à l'intention de ceux qui ne connaîtraient pas la construction des marmites sous pression, que leur couvercle contient une soupape s'ouvrant vers le dehors et étant pressée sur son siège par un ressort, dont on peut régler la tension en serrant une vis. Si la marmite était ouverte, la pression de l'air (d'environ une atmosphère métrique ou 1 kg. par cm²) ne cesserait pas de régner au-dessus de l'eau qu'on y voudrait faire bouillir et la température de l'eau ne pourrait jamais dépasser 100°. En effet, la température de l'eau bouillante dépend uniquement de la pression qui s'exerce au-dessus d'elle. Ainsi au Mont-Blanc, où la pression de l'air n'est plus que 55 % de celle au niveau de la mer, l'eau bouillante ne peut jamais dépasser la température de 84°. A l'altitude de 2000 mètres, la pression de l'air est de 79 % de celle qui règne sur la mer et l'eau bouillante ne peut y dépas-

ser la température de 92°. Cette cuisson à moindre température constitue une des nombreuses raisons du profit que l'on retire du séjour à la montagne : les aliments y sont, en effet, moins profondément détruits par la cuisson que dans la plaine.

Notons, pour plus d'exactitude, que la présence de sel ou de sucre, dissouts dans l'eau, augmente très légèrement la température de l'ébullition. Ainsi une soupe, salée à point, contenant 10 grammes de sel par litre d'eau, bouillira à une température qui s'élèvera de deux dixièmes de degré au-dessus de celle de l'eau bouillante pure. Si l'on veut détruire les aliments plus à fond que cela ne se peut au niveau de la mer, où la pression est de 760 m/m. de mercure, il faut fermer hermétiquement la marmite, afin que la pression puisse s'y élever progressivement, quand on la chauffe de plus en plus. Pour limiter à volonté cette élévation de pression, la vis de la soupape de la marmite est marquée de trois traits. Si vous vissez cette vis jusqu'au premier trait, vous aurez une pression qui est deux fois celle de l'atmosphère et l'eau sera chauffée à 120°. C'est la température ordinaire des autoclaves pour les conserves en boîte et on sait que les vitamines antixérophtalmiques, antirachitiques et antiscorbutiques sont presque détruites à cette température. La vitamine antibériberique elle-même, la plus résistante de toutes, est déjà nettement entamée à cette température !

Si on amène la vis de la soupape jusqu'au deuxième trait, on obtient à l'intérieur de la marmite le triple de la pression atmosphérique ordinaire, avec une température du contenu de 133°. Enfin le troisième trait correspond au quadruple de la pression atmosphérique avec une température de 144°. Cette dernière température détruit la structure cellulosique microscopique des plantes (qui règle le débit des principes nutritifs de l'intestin vers le sang et prévient la constipation), modifie les sels minéraux, devenus moins assimilables, et rend presque entièrement indigeste l'albumine alimentaire, soit végétale, soit animale. Quant aux vitamines, il n'en reste plus de trace, chose particulièrement grave pour des personnes qui consomment encore le sucre industriel ! Celui-ci non seulement nourrit sans apporter la moindre vitamine, mais exige encore, pour son utilisation,

une ration extra-riche de vitamine B, ainsi que l'ont prouvé les expériences de Mme Randouin, de la Société Scientifique d'Hygiène Alimentaire de Paris.

V. LORENC, *ing.*

Hameau végétalien dans le Midi

Nos excellents amis B. Jam (Kamieniecki), Dejust et Charpentier sont installés à Muy dans le Var, chacun dans sa maison, sur sa petite propriété. Le hameau peut grandir. Voici un extrait de la lettre de B. Jam :

« Ici c'est un endroit qui a beaucoup d'avantages pour le genre de vie que nous menons, et tout est bien meilleur marché que sur la Côte d'Azur en ce qui concerne l'achat des matériaux de construction, d'outillage, etc.

« C'est une plaine très fertile où l'eau est en abondance. Dejust cultivera les primeurs et s'occupera des abeilles. Charpentier travaillera avec moi comme horloger. Le travail ne manquera pas, nous avons Draguignan à 10 kms, Fréjus à 15 kms, St-Raphaël à 19 kms et Le Muy à 10 minutes.

« Nous avons pris trop de terrain pour nous et pouvons céder environ 6.000 mètres carrés, en un ou deux lots, au prix de 3 francs le mètre. Il y a 1.500 pieds de vigne, 60 arbres fruitiers, tout le terrain est arrosable à volonté et sans frais, car un grand ruisseau borde le terrain ; on n'a qu'à ouvrir les petites écluses pour inonder son jardin. »

S'adresser à B. Jam, Chemin de la Ferrière, *Le Muy* (Var).



Chers amis,

Nous vous souhaitons de réussir. Votre hameau est le commencement de la réalisation de la pensée de G. Butaud : *Par la vie simple, vers la plus grande indépendance de l'individu, pour aboutir, par la perfection de vie individuelle, au communisme librement consenti.*

Nous pensons tristement que G. Butaud n'est plus pour pouvoir se réjouir.

Vos amis : SOPHIE ZAIKOWSKA et VICTOR LORENC.

Nouvelles de New-York

Notre ami, Jean LABOULAIS, nous annonce l'ouverture d'un Foyer Végétalien à NEW-YORK. L'Association pour les Communautés Coopératives lui offre son local, composé d'une vaste salle, comme celle du Foyer Végétalien de la rue Mathis à PARIS et d'une grande cuisine. Cette Association n'utilise son local que deux fois par semaine pour des banquets végétariens (dont cinq ou six, par an, sont végétaliens). Elle possède également un terrain de culture où ses membres s'exercent à des travaux agricoles.

LABOULAIS débute, comme jadis G. BUTAUD, au Foyer de la rue Mathis, par un petit groupe de consommateurs végétaliens. Espérons que le petit noyau de pionniers végétaliens de NEW-YORK grossira rapidement. Le prix du repas sera : un demi dollar.

L'adresse du Foyer est : 49 East, 8th street, New-York.

S. Z.

Que penser de ceux qui tuent les chats ?

A Ermont, deux maisons voisines sont en deuil. Au 131, on pleure G. Butaud; dans la maison à côté, une femme triste pleure la mort récente de son mari. Il y a un an, un jeune chat, remarquablement intelligent, est venu, on n'a jamais su d'où, dans ces deux maisons en deuil, apporter des caresses, de la vie, un peu de gaieté. Je l'ai appelé Epicure. Epicure vivait heureux, libre et respecté par ses protecteurs. Mais il y a quelques mois, il fut assassiné par une femme jalouse et méchante. Cette femme a pourtant des sentiments religieux. Elle a dû confesser son crime. Le curé ne lui a-t-il pas dit que si l'animal n'a pas d'âme, les personnes tristes qui aimaient Epicure, en ont une et qu'il est criminel d'augmenter la tristesse des hommes qui ont des malheurs. Il aurait pu aussi lui rappeler que Saint-François d'Assise appelait les animaux ses « frères ».

Voici l'opinion d'un libre penseur. A une des réunions des Loges des Bons-Templiers, Victor Lorenc demande à Daudé-Bancel : « Que pensez-vous d'une personne qui tue un chat ? On nous a assassiné Epicure. » Daudé-Bancel réplique : « On peut s'attendre

à tout de la part d'une personne capable d'une pareille méchanceté.»

Que peut en penser un végétalien, ami des animaux ? Est-il possible d'être absolu, de ne jamais tuer ? Certes, non. On tue les mouches, les puces, les poux, les punaises, les rats, les vers blancs, les tigres, les sangliers, en un mot, les animaux qui sont *nuisibles* ou *dangereux* pour notre vie. Ceux qui ignorent l'anatomie et la physiologie, et croient que l'homme peut impunément consommer la chair des animaux, tuent, pour les manger, les moutons, les bœufs, etc., animaux herbivores. Les hommes moyens ne consomment pas les loups, animaux qui se nourrissent de chair d'autres animaux. Près de Château-Thierry, à Vaux, il y a un rustre qui tue les chats de ses voisins pour les manger. Cet ignorant me répugne moins que la femme qui aime *ses* chattes, et qui n'hésite pas de tuer *mon* chat, sachant bien que cela me causera une vraie douleur. C'est si facile de chasser de chez soi un petit animal, lorsqu'il est gênant. Pourquoi tuer ?

A la colonie végétalienne de Bascon, trois chattes ont été tuées. Par qui ? Je ne l'ai jamais su. C'est si facile de tuer une pauvre bête confiante, sans laisser des traces. Est-ce qu'on ne tue pas tout aussi impunément des hommes ? C'est une question de force. Par exemple, en Russie Soviétique (d'après la très intéressante, très documentée conférence, faite au Foyer Végétalien de la rue Mathis par Lazarewitch) des anarchistes, des syndicalistes, en un mot, des personnes qui trouvent que le régime soviétique n'est pas tout à fait parfait, disparaissent parfois, sans que jamais la famille des disparus puissent apprendre ce qu'ils sont devenus. La même chose arrive en Italie, en Serbie, en Bulgarie, en Argentine et en maints autres pays. Ces camarades disparaissent comme les chats... un beau soir, ils ne reviennent pas au logis ; les amis, les parents les attendent et ne savent pas que penser. Les lâches assassins des hommes et des chats n'avouent pas leur forfait. Triomphalement ils vous disent : « Prouvez-nous que nous avons tué votre père, frère, fils, ami ou votre chat. » La plupart du temps, on ne peut pas le leur prouver. Mais les soupçons se portent naturellement sur ceux qui ont proféré des paroles menaçantes et on pourrait leur dire : « Prouvez-nous à votre tour que vous n'avez pas assassiné ceux que nous pleurons ! »

En Corse, celui qui tue par mégarde un cochon, risque un coup de fusil. Dans les pays plus civilisés, il paye une forte amende. Mais le chat n'a pas de valeur marchande, son meurtre est impuni ; c'est pourquoi un grand nombre de chats périssent, assassinés par des pervers.

Que faire ? La loi ne protège pas les chats ; il y a des lois d'exception contre les anarchistes. Nous n'aimerions même pas nous

servir de la loi, qui est une forme de violence. Ce que nous pouvons faire, c'est de tâcher d'éveiller la conscience des hommes. Ce que nous pouvons faire, c'est de témoigner notre mépris aux tueurs de pauvres chats, comme nous le faisons à l'égard des délateurs.

Pour quelle raison tuer un animal qui nous est utile ? Le Gérant du Foyer Naturiste de la rue Bobillot, Jean Gasparoux, a déclaré l'autre jour à V. Lorenc que leur toute petite chatte Rosette leur épargne cent sous par jour. Elle est ainsi une bonne collaboratrice d'un « Foyer Végétalien ». Tous les cultivateurs comprennent l'utilité des chats et les vigneronns de Vaux et de Bascon les traitent bien. Que n'aviez-vous pas compris cela, ceux parmi les végétaliens de la colonie de Bascon qui aviez jadis empoisonné mon séjour parmi vous à cause de la petite Georgette, Mounette et Sophie, péries toutes les trois, hasard singulier, chaque fois que je m'absentais de la colonie pour quelques jours ?

Un végétalien n'exploite pas l'animal, mais le chat est un *heureux* collaborateur, il est *libre*, il vit, il aime. Il vous coûte si peu pour l'aider à vivre et il vous garde vos récoltes !

Et puis, il y a le sentiment de pitié si humain. Celui qui n'a pas de pitié pour l'animal, n'aura pas de bonté pour les hommes ! Au moment où j'écris ces lignes, le sort de Sacco et Vanzetti n'est pas encore décidé. M. Fuller se décidera-t-il, sous pression de l'opinion publique, à prononcer le mot de grâce ? Je l'espère. Mais il n'aura pas montré de bonté spontanée. Eh bien, si j'étais voisine de M. Fuller, je me méfierais, j'enfermerais mon chat. Toutefois, je ne l'aurais pas châtré. Il vaut mieux pour mon ami, le chat, de vivre au besoin dangereusement que de survivre en mutilé.

S. ZAIKOWSKA.

Échos du Banquet

qui a eu lieu au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis
le 12 Mai 1927

Article paru dans *L'Intransigeant* mercredi, 18 mai 1927 :

Manger pour vivre

Je suis invitée à participer à une orgie.

En voici le programme alléchant.

Au menu : radis (avec ses feuilles, au sel et à l'huile).

Niçoise (mélange de divers légumes crus, au sel et à l'huile, sans vinaigre).

Basconaise (même mélange plus pommes de terre cuites). Il paraît que ce sont là des aliments préservant des maladies chroniques, exigés par la science alimentaire moderne et nullement réclamés par l'instinct.

Quand j'étais petite fille, j'adorais les carottes crues ; on n'avait aucun avantage à me mobiliser pour me faire écosser les petits pois, et les artichauts à la croque sans sel faisaient mes délices.

Est-ce parce que j'ai dévoré tant de légumes crus que je fus jusqu'ici préservée de toute maladie ?

Le *Foyer végétalien* m'invite à ce banquet qui ne doit rien à l'exposition gastronomique. Au cas où cette frairie de légumes crus me semblerait insuffisante, je pourrais obtenir du potage-vermicelle, de la jardinière (ragoût de légumes cuits), du gâteau de riz et des bananes. Cependant on prend soin de m'avertir par avance que ces aliments sont surtout caloriques, qu'ils apaisent la faim, qu'ils sont réclamés par l'instinct ; mais qu'un estomac intelligent devrait s'en passer.

Avec la banane on régalerait les convives d'une conférence.

Des végétaliens convaincus diront que la paix sur terre sera assurée lorsque les hommes — et les femmes — mangeront des racines, des feuilles et des branches — comme les moutons paisibles.

Les végétaliens ont certainement raison. Mais, hélas ! étant donné les goûts des hommes, la Paix universelle n'est pas proche !

BLANCHE VOGT.



Nous remercions Blanche VOGT pour son article, si sympathique pour les végétaliens : elle y évoque des souvenirs d'enfance, qui prouvent, une fois de plus, que les petits de l'homme sont bien moins ennemis d'un régime de végétaux crus, que ne le prétendent les mamans « civilisées ».

Mais Blanche VOGT croit avoir lu dans la courte explication de notre menu, qu'un estomac « intelligent » devrait se passer d'aliments surtout caloriques, parce que ces aliments sont réclamés par l'instinct. Elle croit que le devoir de l'intelligence est de désobéir à l'instinct.

Les aliments caloriques sont indispensables, pour ne pas périr de cachexie. Aussi l'instinct, qui réclame des aliments concentrés (pain, gâteau de riz, légumes cuits, fruits sucrés), doit être obéi, mais avec prudence et modération. En ce cas, l'instinct ne nous trompe pas, seulement il est *incomplet*. S'il sait que l'aliment surtout calorique est indispensable, il ignore totalement les trésors que contient la feuille verte crue par son albumine de qualité inégalable, ses sels minéraux alcalinisants, supérieurs à la meilleure eau

de Vichy, sa chaux, son fer, son iode, sa cellulose tendre, ses vitamines et vitastérines, dont on connaît déjà six et qui y sont toujours contenues.

Si notre instinct ne recherche que les aliments concentrés et ignore l'utilité de la feuille verte crue, cela vient peut-être du fait que, dans le milieu naturel ancestral, les aliments concentrés étaient rares et qu'il y avait danger d'en manquer, tandis que la feuille verte était offerte en abondance, sans exiger des efforts conscients ou inconscients de la part de l'espèce.

V. L.



Article paru dans *L'Intransigeant* vendredi, 17 Juin 1927 :

Les radis et la paix

Le lecteur sait (plus ou moins) que le végétalisme, c'est *le retour alimentaire* à la plus ancienne humanité, celle qui se nourrissait à la manière des chimpanzés, des gorilles et des orang-outangs. Qui donc ignore que nous avons le même système dentaire et le même système viscéral que ces estimables quadrumanes ?

On a longtemps admis que la cuisson était un progrès inestimable. Mais la découverte des vitamines fait maintenant préconiser les crudités par maints hygiénistes de marque.

Ces mystérieuses vitamines, si nécessaires à une bonne assimilation, sans laquelle nous serions en butte à des maux cruels et homicides, résistent mal à la cuisson. Les végétaliens marquent donc un point.

Toutefois, les viandes, les œufs qu'ils proscrivent, sont riches en vitamines, pourvu qu'on les mange crus ou peu cuits.

Ils nous intoxiquent ! affirment mes amis végétaliens.

Beaucoup de médecins le croient comme eux. En tout cas, il est prudent d'en user avec une modération extrême.



Outre leur programme alimentaire, les végétaliens ont un programme social. Leurs âmes sont fraternelles. Ils rêvent une société d'hommes plus généreux, plus altruistes, moins cruels que nos contemporains, ils estiment que leur système d'alimentation adoucirait les caractères et réduirait les convoitises, car les besoins seraient bien plus aisément satisfaits que de nos jours.

Le banquet auquel je viens de présider montre combien la vie végétalienne est moins chère que la « vie omnivore ».

Le prix du dîner est de 3 fr. 50 *et ce dîner est copieux.*

Nous voilà assis, au nombre de plusieurs centaines sur des bancs de bois, devant de longues tables où le couvert comporte une grande assiette creuse, un couteau, une fourchette, une cuillère. (Pas de serviette et le couvert ne sera point changé.)

A ma droite, M. Daudé-Bancel, orateur riche d'idées et très intéressant.

A ma gauche, le savant docteur Scié-Ton-Fa, originaire de la Chine, qui a fait des études complètes en France et qui parle français exactement comme vous et moi. Pas moyen de lui découvrir le moindre accent exotique.

Physiquement, il ressemble à des tas de nos compatriotes, jamais vous ne devineriez, par son seul aspect, qu'il est Chinois.

Voici le menu :

Radis (avec leurs feuilles, sel et huile).

Niçoise, mélange de nombreux légumes crus.

Basconnaise, le même mélange avec des pommes de terre cuites.

Potage vermicelle.

Jardinière.

Gâteau de riz.

Bananes.

Avouons que nos amis ont fait quelques concessions : quoique le vermicelle, les légumes de la jardinière, le riz du gâteau, trempés longuement, au préalable, dans l'eau tiède, aient subi un minimum de cuisson, ils ont été cuits tout de même !

Par esprit d'hospitalité, je suppose.



Rien n'est mauvais. Radis frais et savoureux, niçoise, basconnaise et potage indifférents, mais la jardinière est excellente, le gâteau de riz délicieux, les bananes mûres à point. J'avale un peu de tout et suis largement rassasié. C'est décidément la vie à bon marché !

Rien de plus fraternel que les serveurs et serveuses : ce sont des volontaires, hommes et femmes, dont plusieurs sont des leaders végétaliens.

Tous sympathiques, de braves gens, des esprits curieux, avertis, avides de science. Je les aime beaucoup, j'ai plaisir à voir les convives réunis dans cette salle immense, cordiaux, aimables, rieurs et délicieusement convaincus. Il me plaît d'être, pour un soir, leur modeste président.



Aux bananes, les orateurs : M. Daudé-Bancel nous dit des choses les plus intéressantes sur la Chine : il la connaît bien, il est minutieusement documenté ; sa parole est imagée et précise.

M. Scié-Ton-Fa fait un magistral historique des méthodes brutales dont les Européens ont usé pour prendre barre sur la Chine, et nous montre ses compatriotes pleins d'un désir ardent de s'assimiler le *meilleur* de la civilisation occidentale.

Quant à moi, j'avais débuté par une allocution où j'essayais de décrire les deux visages du Janus oriental.

Le premier visage est celui de la guerre universelle. Nous en avons plus d'une fois parlé dans *l'Intransigeant*. Il est clair que si la crise orientale nous mène à un vaste conflit des deux mondes, nos enfants, peut-être nous-mêmes, verrons une guerre effroyable et qui ruinerait tous les peuples...

Si, au rebours, la crise finit par une cordiale entente entre l'Europe et l'Asie, c'est le salut pour tout le monde, au moins pendant une longue période.

Songez quelle magnifique aubaine ce serait pour les peuples industriels, menacés d'un immense chômage, d'outiller la Chine et l'Inde, de fournir des machines à 600 millions d'hommes -- le tiers de la population terrestre !

Et *après*, dira-t-on ? Sait-on ? Ne peut-on espérer que, pendant l'intervalle, l'humanité aura pu s'organiser pour une vie meilleure ? Les bons végétalistes l'espèrent. Espérons-le avec eux. Et pourquoi n'expérimenterions-nous pas leur honnête et économique régime, au moins partiellement ?

J.-H. ROSNY AÎNÉ,
de l'Académie Goncourt.



ROSNY AÎNÉ a eu le grand mérite de comprendre, depuis longtemps, l'importance de l'étude alimentaire, sans être forcé à le faire, ni par la maladie, ni par la pauvreté. Il en est récompensé par la vitalité de sa descendance. Nous avons pu admirer la belle prestance de son petit-fils.

Les parents et les grands parents de ROSNY AÎNÉ n'ont pas vécu en « végétaliens en partie crudivores », c'est certain. Cette question ne s'était pas posée à leur époque. Mais il est infiniment probable qu'ils avaient vécu sagement, modérement. Le mérite de notre Grand Ami est d'avoir commencé l'étude, tout en jouissant d'une bonne santé héritée. Si l'on n'est pas averti, soit par la science, soit par la bonté, soit par les deux, on glisse facilement de la modération à l'abus. Très souvent, les petits-fils arthritiques, scrofuleux, paient pour les aïeux qui ont mangé et bu sans discernement, sans paraître en souffrir.

S. Z.

Langues internationales

Nous sommes d'avis qu'une langue nouvelle, qui corresponde à l'esprit nouveau des pacifistes sélectionnés parmi tous les peuples, est nécessaire.

Nous sommes espérantistes, parce que c'est la langue la plus parlée et parce que, en somme, il nous semble que les langues rivales, l'Ido, l'Occidental, etc., s'appuient toutes, plus ou moins, sur l'Esperanto. Aussi un espérantiste peut très facilement apprendre plusieurs langues internationales. Quoique espérantistes, nous ne sommes pas ennemis des autres langues internationales et voyons, au contraire, avec plaisir les efforts d'autres chercheurs vers un perfectionnement, tout en comprenant bien que l'Esperanto doit se défendre contre les innovations qui ne sont d'ailleurs pas toujours heureuses. En toutes choses, nous voyons l'émulation avec plaisir.

Nous avons demandé au *Semeur* la permission d'utiliser leur résumé de l'« Histoire d'Ivan l'Imbécile », ensuite, nous reproduirons une partie de cet ouvrage de Tolstoy en Français, en Esperanto et en Ido. Nous ne connaissons pas ici des camarades qui pourraient nous traduire le même texte en Occidental. Mais nous recevons l'organe de propagande de cette dernière langue : *Cosmoglotta*, à Mauer, b. Wien (Autriche).

S. ZAIKOWSKA et V. LORENC.

Histoire d'Ivan l'Imbécile

1^o Résumé d'une première portion du conte :

Un riche paysan a quatre enfants, dont trois fils : Simon le Guerrier, Tarass le Ventru, Ivan l'Imbécile et une fille muette, Mélanie.

Simon le Guerrier et Tarass le Ventru réclament à leur père leur part d'héritage et s'efforcent de dépouiller Ivan sous prétexte qu'il est imbécile et Mélanie parce qu'elle est muette. Ivan se laisse dépouiller sans mot dire et demeure à la terre et, avec son travail, il nourrit ses père et mère et sa sœur.

Le Diable (le mal qui est en nous) mécontent que le partage se fût passé sans dispute entre les trois frères, charge trois diablo-

tins de susciter toutes sortes d'ennuis à chacun des frères et quand chacun des diabolins se trouve pris à son propre piège, pour obtenir sa libération, il promet et donne à chacun des frères des pouvoirs ou des facilités qui visent à les corrompre. Les deux premiers frères sont facilement accessibles à la corruption. Seul, Ivan l'Imbécile, est demeuré incorruptible et inébranlable. Dépité, le diable vient en personne trouver Ivan (qui était devenu tsar par la grâce des diabolins, mais qui n'avait rien changé pour cela à ses habitudes de travailleur) et il se présente sous la forme d'un général et c'est un conte antimilitariste, le problème de la non-resistance au mal par le mal qui est traité. Puis il se présente sous la forme d'un intellectuel parasite et c'est la gloire au travail qui est chantée.

2^o Portion publiée du conte :

Et ayant ainsi terminé avec les deux frères, le vieux diable partit chez Ivan. Sous la forme d'un général, il vint persuader à Ivan d'organiser une armée dans son royaume.

— Un tsar ne saurait vivre sans armée, dit-il. Laisse-moi faire, et avec ton peuple je recruterai des soldats et t'organiserai une armée.

Ivan l'écouta.

— Soit, dit-il. Fais ; et apprends leur à chanter de jolies chansons, cela me plaît. Le vieux diable partit donc en tournée dans le royaume d'Ivan, en faisant appel aux volontaires. Il déclara que tout le monde serait accueilli et que chacun recevrait une mesure d'eau-de-vie et un bonnet rouge.

Les imbéciles se mirent à rire :

— Nous avons de l'eau-de-vie tant que nous en voulons ; nous la faisons nous-mêmes. Quant aux bonnets, nos femmes nous en feront de toutes les couleurs, et des bariolés.

Le vieux diable retourna alors auprès d'Ivan.

— Les imbéciles ne veulent pas s'enrôler volontairement, dit-il. Il faut les enrôler par force.

— Soit, dit Ivan. Enrôle-les par force.

(*A suivre.*)

LÉON TOLSTOY.



En ESPERANTO :

Kaj tiel fininte kun la du fratoj, la maljuna diablo iris al Ivano. Kvazaŭ generalo, li iris persvadi Ivanon organizi armeon en lia reĝolando.

— Caro ne scius vivi sen armeo, li diris. Lasu min fari, kaj el via popolo mi rekrutos soldatojn kaj organizos por vi armeon.

Ivano aŭskultis lin.

— Tio estu, li diris. Faru; kaj instruu ilin pri kantado de belaj kantoj, tio plaĉas al mi. La maljuna diablo ekfaris do rondiran vojaĝon en la reĝolando de Ivano alvokante la volontulojn. Li deklaris ke ĉiuj estus akceptitaj, kaj ke ĉiuj ricevos porcion da brando kaj ruĝan ĉapon.

La stultuloj ekridis :

— Ni havas tiom da brando kiom ni volas; ni mem faras ĝin. Koncerne la ĉapojn, niaj edzinoj faros por ni de ĉiuj koloroj kaj multkolorajn.

La maljuna diablo tiam reiris al Ivano.

— La stultuloj ne volas rekrutiĝi memvole, li diris. Necesas rekruti ilin perforte.

— Tio estu, diris Ivano. Rekrutu ilin perforte.

(*Daŭrigota.*)

Tradukis LIBER.



En IDO :

E tale fininta kun la du frati, la olda diablo departas che Ivan. Sub la formo di generalo, lu venas persuadar Ivan institucar armeo en lua rejio.

— Caro ne povas vivar sen armeo, lu dicis. Lasez agar me e ek tua popolo, me rekrutos soldati e me preparos armeo.

Ivan askoltis lu.

— To esez, lu respondis. Facez; e docez a li kantar bela kansonni, to plezas a me.

Do la olda diablo rondiras tra la rejio di Ivan, advokante la volontarii. Lu deklaris ke omna homi esus aceptata e ke singlu recevus un mezuro de brandio e un reda boneto.

La imbecili rideskis :

— Ni havas brandio tam multe kam ni volas, ni ipsa facas ol. Pri la boneti, nia spozini facas oli por ni, omnakolora e bunta.

La olda diablo, lore, retro-iris ad Ivan.

— La imbecili ne volas engajar su vole, lu dicis. Oportas rekrutar li koakte.

— To esez, respondis Ivan. Rekrutez ili koakte.

(*Duronta.*)

ALFRED BIDET.



Voici un exemple de prose en langue OCCIDENTAL :

Li problema de lingue international ha occupat li pensas de mult persones. Li unesim projecte, quel ha havet alcun succes, es « Volapük » del canonico J. M. Schleyer (1881). Un grand progress representa ja li « Lingvo internacia » de Dr L. Zamenhof, pos nominat « Esperanto » (1887) quel pro su facilità e grandissim propaganda ha atin'et suficient attention in li monde.



La Langue auxiliaire « Occidental »

L'Occidental est une langue artificielle destinée à être employée dans les relations internationales par toutes les personnes, qui ne connaissent pas les langues étrangères. Elle a pour auteur M. le Professeur *E. de Walh*, à Reval (Esthonie), lequel l'a publié en 1922 après l'avoir mise au point par un travail scientifique de 40 années.

L'Occidental est immédiatement intelligible à quiconque connaît le latin ou l'une des principales langues de l'Europe occidentale.

Il possède :

1^o Un *vocabulaire réellement international*, qui respecte l'orthographe historique des mots ;

2^o Une *grammaire analytique facile*, qui permet de l'apprendre et de l'écrire en très peu de temps ;

3^o Un *système de dérivation logique et régulier*, qui conserve aux mots dérivés leur forme naturelle et internationale.

Il est donc de beaucoup supérieur aux projets antérieurs de langue artificielle, tels le Volapük, l'Esperanto, l'Ido, etc. Quelques exemples en donneront la preuve évidente.

Esperanto :	malluma	malebleco	cheestanta	foresto	saneca
Ido :	obskura	neposibleso	prezentā	absenteso	sanesala
Occidental :	obscur	impossibilitā	present	absentie	sanitari

Esperanto :	nacia	internacia	neerarpova	kroni
Ido :	nacionala	internaciona	neeroriva	kronizar
Occidental :	national	international	infallibil	coronar

On le voit, grâce à l'orthographe historique et à ses terminaisons usuelles, l'Occidental a l'aspect extérieur d'une langue latine, on pourrait donc l'appeler : le *Latin démocratique* !

Parmi les Pensers éclos...

Sur la brochure *Capitalisme et Communisme* de la Drease PELLETIER

LA VIE SAUVAGE

Cette brochure est non seulement intéressante à lire, mais encore instructive, car il me semble (il me semble, dis-je, puisque je n'y ai pas été voir...) que la vision de l'auteur sur l'actuelle Russie bolcheviste est vraisemblable. Elle s'affirme partisan, avec des arguments dénués de pur idéalisme, d'un communisme régi par un minimum de gouvernement et elle ajoute : « Communisme en production, individualisme dans la vie, telle est, à mon avis, la formule du moindre mal. » (p. 11).

Ladite formule me paraît assez juste, reste à savoir si elle peut se réaliser, sans même un « minimum de gouvernement », c'est-à-dire an-archiquement, et il se peut, qu'en somme, Madeleine Pelletier ait parfaitement raison, malgré mes désirs de vie an-archiste.

Par exemple, au début de cette étude, elle écrit : « Certains esprits avancés, dans leur désir de justice sociale, se prennent à regretter la vie sauvage, préférable d'après eux à celle de l'ouvrier d'usine. C'est de leur part une illusion. L'homme sauvage est en guerre perpétuelle et il atteint rarement les limites naturelles de sa vie. Son existence est très malheureuse ; il est en proie à la faim, aux intempéries, sa liberté est illusoire ; il obéit au chef ; à l'homme, s'il est une femme ; une nuée de superstitions enfantines jugulent les moindres actes de sa vie ; il ne doit pas manger tel aliment ; il lui faut éviter tel geste ; etc... » (pages 3-4). Les *esprits avancés* en question ne peuvent être que les *sauvagistes*, lesquels formaient quelques petits groupes naturiens outranciers en France vers 1900, groupes disparus depuis et remplacés d'abord par les Naturiens, ensuite les Néo-naturiens et Naturistes végétaliens et peut-être est-ce à ces derniers que Madeleine Pelletier fait allusion, lesquels n'ont jamais préconisé la vie sauvage proprement dite, mais une existence près de la nature en ce qu'elle possède d'utile et de bon pour les humains. Mais même les *sauvagistes* de 1900 auraient véhémentement protesté contre

les réflexions de M. P. à leur égard, car ils concevaient *la vie sauvage* bien autrement qu'elle et auraient facilement pris pour formule la devise syndicaliste : *Bien-Etre et Liberté*, mais réalisée dans un cadre rustique, très nature, en dehors de toute CIVILISATION AUTORITAIRE, bourgeoise ou non.

HENRI ZISLY.

Bibliographie

Le Crime d'Obéir. Roman d'histoire contemporaine, par HAN RYNER. (Ed. de « l'Idée Libre », Conflans-Honorine, Seine-et-Oise). — Prix : 10 francs.

RÉSUMÉ

Dastre sort d'un lycée de province et vient à Paris pour continuer ses études. Il rencontre un collègue du Lycée, Toser, qui est juif. Celui-ci l'introduit dans le salon littéraire de O. Le Tigre. C'est une jeune fille riche, perverse et prétentieuse. Mais comme tout salon est un endroit de réclame, Dastre y rencontre quelques hommes de valeur, notamment : le poète Bonnier et l'écrivain de talent Fauvel, dont les idées ressemblent aux idées de Han Ryner. Il y rencontre aussi une jeune fille, Camille, riche, instruite, qui l'effraie d'abord par son esprit un peu rude, mais qui le séduit ensuite par l'élévation de son caractère.

Fauvelle introduit Dastre chez les Félibres, où il fait une conférence en langue provençale que personne ne comprend, pas même le président.

Dastre aime Camille, mais pour en être aimé il faut être un héros ! Dastre est instruit, mais de famille pauvre ; il a un arétier ; il est cordonnier. Il renonce à la carrière littéraire ; il vivra de son travail manuel. Camille le suit. Pendant quelques années ils vivent très heureux. Mais le recrutement guette le jeune homme. Il ne se cache pas. Grâce à des histoires inventées par Fauvel, on le croit disparu. Mais Toser, « le juif », le rencontre un jour et par vengeance le dénonce. Les gendarmes viennent envahir l'échoppe du cordonnier insoumis ; la foule l'insulte.

Camille soufflète un ouvrier de la foule particulièrement insolent. Dastre la prie de se calmer, car il ne faut pas s'abaisser à faire un acte de violence !

Le médecin de l'armée, bon garçon, veut profiter de l'étroitesse

de poitrine du héros réfractaire pour le faire ajourner. Il me paraît vraiment sympathique ce major, dont tous les efforts se brisent devant la décision formelle de Dastre d'accepter la souffrance et la mort.

Conseil de guerre. L'avocat réussit à sauver la vie au soldat indiscipliné en le faisant passer pour fou. Au bout de quelques années de séjour dans un asile, grâce à une habile campagne de presse organisée et menée par Fauvelle et l'avocat, Dastre est enfin libre. On lui remet une lettre de Camille. Dastre apprend que celle-ci, enceinte, s'était suicidée aussitôt après l'arrestation de son ami. Alors, il ne lui reste plus qu'à mourir, chacun le comprendra aisément.

CRITIQUE

Han Ryner a voulu nous montrer le danger de l'Absolu. Il a voulu aussi nous présenter un héros supérieur, car l'héroïsme de Dastre est désintéressé. Ni le Paradis, ni la gloire ne viendront récompenser le sacrifice de sa vie. Han Ryner critique aussi la bêtise humaine. La surproduction industrielle, pendant que les producteurs manquent du nécessaire; les salons littéraires où l'on méconnaît les véritables talents, etc.

Dastre et Camille nous sont sympathiques lorsqu'ils s'isolent de ce milieu, mais nous nous résignons difficilement à accepter la conclusion de l'Auteur qui est celle-ci : *La génération des Dastre va s'éteindre, et seuls les Toser se reproduiront.*

Certes, Han Ryner ne donne pas des conseils. Mais il *publie* ses œuvres qui charment ses lecteurs et exercent une suggestion. N'y aurait-il pas de danger à ce que la conclusion de ce livre oriente les esprits généreux plutôt vers le Néant que vers la Vie?

Aussi je proposerais une autre fin.

Je laisserais à Dastre faire son expérience de l'Absolu et subir toute sa souffrance. Ainsi, la thèse de l'Auteur sur le danger de l'Absolu resterait intacte. Mais je voudrais que Dastre, en sortant libre de la maison de fous, retrouve Camille vaillante, donnant des soins à un beau bébé dans un intérieur pauvre, mais chaud et sain, où notre héros puisse se rétablir et devenir plus optimiste, voir même plus juste, car heureusement les Toser ne sont pas encore les uniques représentants de la race humaine. Il y a des hommes bienfaisants comme le juif Dr Zamenhof ou le juif Handwerker Wolff. Le premier est connu, mais il faut que je vous présente le second. H. est un habitué du Foyer. Il s'est toujours montré secourable pour les hommes *sans distinction de race* et donne l'exemple d'une vie naturiste et de l'abstinence de boissons fermentées.

A mon avis, Camille se suicide *trop vite*, sans avoir eu la certitude de la mort de Dastre. Elle suicide l'enfant qu'elle porte dans

son sein. Elle a eu peur de la souffrance pour son enfant. Elle n'a pas su généraliser : elle n'a songé qu'à *son* enfant. Les enfants c'est l'avenir, et cet avenir peut être meilleur.

Les guerres ne sont pas voulues par la nature ; elles disparaîtront un jour, mais ce ne sera pas grâce à l'héroïsme ; le progrès de la science, en perfectionnant les armements, la rendra indésirable aux bourgeois. Ensuite l'opinion publique s'oriente vers la paix, grâce aux initiatives de Follin-Bergeron, H. Demont et autres, grâce à la pensée de Han Ryner sur l'Amour, sur l'Amour plural, grâce à l'étude du besoin, préconisé par G. Butaud, grâce à la propagande abstentionniste du Dr Legrain, qui lutte contre les poisons du cerveau, source de compétitions individuelles et sociales.

Je crois que l'héroïsme est un désastre social. Mourir stoïquement lorsque la mort nous surprend est fort bien, car la révolte contre ce que nous ne pourrions éviter augmenterait notre souffrance. Mais il serait faux de penser qu'en sacrifiant volontairement sa vie on peut faire quelque bien, aussi, pour finir, je remercie Han Ryner d'avoir si bien démontré l'impuissance de l'héroïsme pour améliorer la vie.

Je ne lui reproche qu'un peu trop de pessimisme. Je voudrais qu'il permette dans ses romans, dans ses paraboles, aux hommes généreux de survivre.



Le Philosophe suprême, par le Dr MARIAVÉ.

Le Dr Mariavé est végétalien. Il aime les animaux. Il les aime non pas à la façon de ceux qui mettent les oiseaux en cage, qui attachent les chiens et font châtrer les matous et surtout qui tuent l'agneau qu'ils ont élevé, pour le manger.

Cet argument de sensibilité en faveur du végétalisme ne peut pas être compris par tout le monde. Il se rencontre comme motif dominant, pour supprimer l'usage de la viande, chez certains hommes tels que Tolstoy, Paul Brulat, Han Ryner et Mariavé.

Cette manifestation de bonté nous captive, mais n'oublions pas que cette bonté ne sera efficace, que le végétalisme ne sera largement compris et appliqué et les atrocités de La Vilette supprimées à jamais, que si d'autres arguments de *santé* ne sont pas négligés. Je crains bien que la vie de Tolstoy ne fut abrégée par un régime de bouillies de céréales trop exclusif. D'autres personnes pourraient vouloir vivre exclusivement de fruits et de pain. En un mot, pour établir un régime, la connaissance de la physiologie est indispensable.

J'ai connu le Dr Mariavé par un article de Han Ryner, paru dans *La Griffes*. Han Ryner vient toujours au secours des gens

persécutés par une autorité quelle qu'elle soit. Cette fois, le Dr Mariavé était sur le point de devenir la victime du clergé catholique qui voulait l'enfermer comme *fou*.

Voyons en quoi consiste la prétendue folie du Dr Mariavé ? Le clergé le hait, pourquoi ? Est-ce parce que Mariavé est libre-penseur, hérétique, démolisseur de l'enseignement de l'Eglise ?

Huss, Luther, Zwingli, Calvin, les Unitariens ont réformé les *dogmes* et ont demandé en même temps plus de pureté dans la vie individuelle des prêtres.

Les Quakers, les Duokhobors et Tolstoy vont plus loin : *ils suppriment le clergé*. Pour Tolstoy, Dieu n'est pas personnalisé. Dieu est pour lui une conception mystique, qui semble être notre propre conscience. Or, entre notre conscience et nous-mêmes quel besoin y a-t-il d'intermédiaire ?

Le Dr Mariavé est *catholique dogmatique*, il aime l'Eglise et veut la consolider en demandant seulement à ses serviteurs attirés, les *prêtres*, de vivre en pauvreté.

Elle est claire la raison de la haine des prêtres contre un fidèle qui leur demande de donner l'exemple de la vie simple. Cela leur est d'autant plus sensible, que pour la plupart ce sont des parvenus, voulant jouir. Effectivement, le clergé se recrute surtout parmi les paysans, qui sortent de leur classe et deviennent des *messieurs*. Mariavé craint que la passion des biens, et les soucis que crée leur défense ou leur acquisition, puisse trop distraire les prêtres de l'amour des deshérités. En somme, Mariavé voudrait que les prêtres fussent *instruits* sans pour cela former une caste *privilegiée* par rapport au peuple.

Jadis les nihilistes russes, gens riches et nobles de naissance, instruits, allaient dans le peuple, vivaient comme le moujic russe, travaillaient avec lui et l'instruisaient à la veillée. Voilà ce que voudrait obtenir Mariavé du clergé catholique, sans changer les mystères et les dogmes religieux en quoi que ce soit.

Loin d'être un démolisseur de l'Eglise, il apparaît, dans ses tendances, son consolideur.

Au point de vue philosophique, le Dr Mariavé est dualiste : l'homme est conduit par le *cerveau* et le *cœur*. Il serait donc manœuvré par un *déterminisme utilitaire*, un cerveau froid (le « PO ») qui engendre l'exploitation, les privilèges, la guerre, et secondement par l'amour, le cœur, qu'il appelle le *libre arbitre*. Chaque homme est donc *double* et les deux personnages sont évidemment en perpétuel désaccord. Cela se conçoit.

Pour établir l'harmonie avec les deux moitiés de notre *moi*, le Dr Mariavé a conçu l'idée de l'*Amour-Sacrifice*. Par exemple, le petit soldat français de la grande guerre devait se faire tuer avec

joie, car, selon Mariavé, dans cette guerre, les Français se sacrifiaient pour le bien de l'humanité.

L'idée que le sacrifice est utile pour les hommes est de toutes les religions (sacrifice d'hommes et d'animaux, vœux de chasteté, etc.). Cette idée de sacrifice de l'individu s'est glissée même chez les démocrates et les révolutionnaires, sous le nom de *l'héroïsme*.

Le Dr Mariavé appuie son admiration pour le sacrifice librement consenti sur ce qu'il eroit être l'observation de la nature, de la vie des animaux. Du fait que le tigre mange l'agneau, il déduit que l'agneau se sacrifie volontairement pour soutenir la vie du tigre. Là je souligne une contradiction chez l'auteur : il prétend, comme tout religieux, que l'animal n'a pas la même nature que l'homme, qu'il ne serait que déterminé et privé du libre arbitre qui seul permet le choix, et par conséquent, rend possible *le sacrifice librement consenti*.

D'autre part, la lutte pour l'existence entre les différentes espèces animales — dont l'homme — ne saurait en aucune façon prouver l'utilité pour l'espèce humaine d'une guerre entre deux groupements humains. C'est en vain qu'on chercherait parmi les animaux des exemples d'une telle autophagie. On sait que, sauf le cas de famine, les loups ne se dévorent pas entre eux.

Quant à la Mante Religieuse, eh bien, c'est autre chose ! La vie de l'insecte est éphémère, il est voulu par *sa* nature, que cette vie se termine par la fécondation. L'insecte meurt comme meurt un homme centenaire, par déclin naturel, sans révolte, sans souffrance. Nous devrions tous mourir ainsi, si notre vie était correcte. La Mante meurt en donnant la vie, au contraire le soldat jeune et robuste qui meurt sur un champ de bataille, ne se reproduira pas. Tout sacrifice, tout héroïsme qui conduit à la mort prématurée de l'individu est néfaste pour l'espèce.

Et pour obtenir des Prêtres catholiques une plus grande simplicité, je crois que le Dr Mariavé réussirait mieux en s'adressant à leur *égoïsme*, en leur révélant LE NATURISME. Et il est bien placé pour le faire, étant médecin.

Le Dr Mariavé est en désaccord avec Saint Thomas, il n'admet pas l'inquisition, « le prêtre ne doit pas tuer », persuader seulement.

Le style du Dr Mariavé est merveilleux, une grande richesse de vocabulaire. Des correspondances intéressantes avec : Henri Zisly, Aimé Bailly, Han Ryner, Ch. Baudoin, E. Wiétrich, etc.



L'Amour, la Femme et l'Enfant, par Raoul ODIN. Prix : 50 centimes. Publication mensuelle de *L'Anarchie*, 80 bis, boulevard de la Villette, Paris.

Excellente brochure de propagande.

Page 12 :

LE SALUT EST EN VOUS. — La liberté est, avant tout et par-dessus tout, affaire d'éducation.

Jeunes filles, défendez jalousement votre liberté contre le mariage ou la dépendance d'un compagnon. Assurez vous-mêmes votre subsistance et décidez, maintenant, que la maternité ne couchera dans votre lit que sur votre invitation.

Ne livrez votre corps qu'à l'amant librement choisi par vous, ne croyez pas au mensonge de l'amour éternel, tenez pour hypocrite l'homme qui vous dit que ça durera toute la vie et tenez-vous, dès la première rencontre, libres de disposer de vous quand il vous plaira. Votre chair n'a, ne doit avoir d'autre propriétaire que vous.

Enfin, nous qui méprisons le ridicule et l'odieux des usages, affranchissons-nous de cette réserve qui veut que ce soit à l'homme de faire les avances et à la femme de les attendre. Puisque c'est la femme qui court des risques, il aurait été plus excusable aux usages qu'ils défendissent à l'homme de faire la première démarche.

Mais tranchons par une anecdote : un sous-officier faisait réciter à un jeune soldat la théorie sur les marques extérieures de respect. Arrivé à ce passage : « Deux militaires qui se rencontrent échangent le salut, l'inférieur prévient le supérieur. A grade égal, le plus jeune salue le premier. » Le gradé poussa cette colle au jeune soldat :

— Si les deux militaires sont égaux en grade, en ancienneté et en âge, qui salue le premier ?

Le bleu déboutonna le sous-officier par cette réponse inattendue :

— Le plus poli.

En amour, que chacun s'efforce d'être, à la manière de mon jeune soldat, le plus poli.



Les végétaliens ont reçu de H. ZISLY, rédacteur de *La Vie Naturelle*, un magnifique cadeau. C'est un album superbement relié contenant des documents concernant le naturisme, recueillis par H. Zisly depuis une trentaine d'années, contenant les opinions des camarades du groupe des « Sauvagistes » et celles plus modernes. Des portraits de Zisly et de Butaud ajoutent un attrait de plus à ce livre-souvenir. Nous remercions cordialement H. Zisly.



« **La Vie Naturelle** », revue libertaire, éclectique, 21^e année, 2^e série, n^o 9.

Dans ce numéro, H. Zisly consacre quelques pages à la biographie de sa compagne, Lucie Dusolon, morte en octobre 1926. G. Butaud et moi nous avons connu la compagne de Zisly et avons apprécié sa bonne camaraderie.

Triste moi-même, je comprends ta peine, mon pauvre Zisly !

Suis-je naturien ? demande Zisly dans le même numéro. Il répond :

« Cependant, me trouvant à vivre en un milieu végétarien ou végétalien, je me sens encore capable (sauf erreur à la pratique) de m'y adapter, *sans pourtant devenir un absolutiste*, je veux toujours de la liberté et de la fantaisie et de l'originalité *minoritaire parmi les minoritaires* !

« Et pour le moment, je suis plutôt *tempérant* qu'*abstinent* à propos de l'hygiène alimentaire. »

Eh bien, camarade Zisly, si tu aimes l'originalité, devient abstinent des mauvaises choses, car *les abstinents* sont infiniment *plus rares* parmi la foule que les modérés.



Branches Vertes, poèmes par Joseph RIVIÈRE. — Edition des *Humbles*, 4, rue Descartes, Paris.

Ce sont des impressions émues d'un poète qui aime la nature.



Joseph Rivière, poète moderne, par Marius BRUBACH. — Editions de *La Griffe*, 29, rue St-Georges, Paris.

Joseph Rivière est un poète moderne. Il écrit en vers libres, idéalise la femme et l'amour et aime la nature, nous dit M. Brubach.

Nous ajouterons que Joseph Rivière a de la pitié pour les animaux. Nous avons lu au Foyer une de ses poésies « En passant ».

Vous aimez la nature, les animaux, cher poète, aussi nous espérons de vous voir devenir végétalien.



Le Numéro spécial du *Semeur* sur Han Ryner.

Nous y avons lu avec plaisir l'article de Aurel.

Nous sommes étonnés que parmi les nombreux écrivains, qui ont parlé, dans le *Semeur*, de Tolstoy et de Han Ryner, *pas un seul* n'a pensé à dire que ces deux penseurs ont abandonné la con-

sommation de la viande *par bonté*. Il faut en conclure que pour nos contemporains les paroles sur l'amour ont plus de valeur que la bonté qui s'exprime en actes.



L'*Argus* publie une nouvelle édition de « NOMENCLATURE des journaux en langue française paraissant dans le monde entier ». Ce volume de près de 800 pages, qui est doté d'une table de matières renfermant plus de 20.000 noms, contient plus de 10.000 titres de journaux différents, publiés sur toutes les parties du globe.



La Feuille disparaît pour faire place à *Libération*, J. VIGNES à St-Genis-Laval (Rhône).



Nihil ou le Drapeau Noir, par BANVILLE D'HOSTEL. — En vente chez l'auteur : 38 bis, rue Fontaine, Paris et au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis, Paris.



Vient d'être réédité, chez Albin Michel, 22, rue Huyghens, Paris, le roman de Paul BRULAT *L'Aventure de Cabassou*.

C'est l'histoire d'un poète méconnu, devenu très populaire lorsqu'on le croit mort. Cela montre ce que l'on doit penser du jugement des hommes !

Marius Cabassou, c'est le nom du poète, est abandonné par sa femme qu'il aime tendrement et en toute confiance. Mme Cabassou s'enfuit avec le meilleur ami de son mari, qui la charmait par son talent de musicien.

Désespéré, Cabassou fuit sa ville, marche sans savoir où il va et tombe dans un précipice. On le croit mort. Alors seulement ses poésies sont appréciées. Cabassou, sous un nom d'emprunt, va à Paris, continue sa carrière littéraire, puis, au bout de quinze ans, revient dans son pays, retrouve sa femme, n'est pas reconnu par elle, devient son amant. Mais dans l'union libre il n'est pas plus heureux qu'il ne l'était dans le mariage légal, car Mme Cabassou s'éprend de nouveau d'un musicien. Mais Cabassou accepte ce nouveau malheur avec plus de philosophie et continue à vivre en paix « décidé à laisser pousser sur le fumier de sa vie les plus belles roses de son esprit. »

Je suis plus propagandiste qu'artiste, aussi mon analyse des ouvrages littéraires s'applique plutôt à l'idée qu'ils expriment qu'à leur forme littéraire. Je puis dire cependant que je lis les romans

de Paul Brulat avec un réel plaisir. Dans « L'Aventure de Cabasou », le récit se déroule naturellement, le style est clair, sans recherche. Réaliste, Brulat dépeint la vie telle qu'elle est.

Un romancier écrit, en somme, un document historique qui reflète les mœurs, les aspirations d'une époque donnée. Chaque pays a ses problèmes particuliers. Dans la littérature polonaise, J. I. Kraszewski a, selon moi, le mieux caractérisé les angoisses des polonais, en particulier de la classe riche et féodale. Dans ses romans, le héros est généralement un noble ruiné, qui se suicide, ou meurt de la tuberculose. Donc, en Pologne, à côté de l'imprévoyance slave, la tuberculose et la neurasthénie semblent être le fléau qui décime la population riche, qui ne consomme pour ainsi dire pas des feuilles vertes, qui se nourrit de viande, de plats farineux, du lait et qui boit énormément du thé. Les riches fermiers consomment la crème du lait, laissant aux ouvriers des champs le lait écrémé. Aussi ils subissent le châtement mérité de leur goujaterie, car la crème indigeste, jointe au régime déjà acidifiant, contribue à la ruine physiologique de ces seigneurs féodaux.

Je puis certifier que Kraszewski a bien observé. Je suis née dans une ferme près de Vilnà, où je suis restée jusqu'à l'âge de douze ans. Enfant, j'ai vu autour de moi de nombreux voisins. Jeune fille, à Vilnà, je rencontre un ancien voisin qui me raconte qu'il est resté tout seul propriétaire dans sa ferme à je ne sais combien de kilomètres à la ronde. Tous ceux que j'ai connus enfant s'étaient suicidés ou bien étaient morts tuberculeux, ou bien se sont quelquefois dispersés dans les villes. J'étais de cette dernière catégorie. Mon père est mort à l'âge de 40 ans, de tuberculose, notre ferme a été vendue, ma mère a ramassé les débris de notre fortune et m'a emmené à Vilnà pour me donner une instruction, qui me permette de gagner ma vie.

Les polonais, menacés dans leur vie par leur régime acidifiant, parlent moins de l'amour. En France, on s'alimente relativement mieux, on consomme davantage de la salade, leur vie est moins en danger, aussi ils peuvent se permettre de parler de l'amour et de l'adultère. Il existe une nouvelle école, représentée par le Dr Camille Spiess, Joseph Rivière, qui voit dans cette préoccupation de l'amour sexuel un danger pour la race. Ils pensent qu'en faisant le silence autour de l'amour sexuel, ils feront disparaître cette préoccupation, qui, cependant, est réelle et légitime.

Je crois que la régularité des rapports sexuels dépend étroitement du régime et que le végétalisme suffirait pour équilibrer les esprits à ce sujet. Aussi je ne redoute pas cette préoccupation des auteurs français au sujet de la question sexuelle. J'y vois même une tendance de l'esprit français de se dégager d'une contrainte. L'esprit français recherche la liberté en amour, comme en toute

chose. « L'Aventure de Cabassou » commence par un adultère, finit de même. « On s'illusionne d'abord, on se révolte ensuite, on se soumet enfin : telles sont les trois phases de presque toute destinée humaine. » Cela veut dire que l'esprit français s'est d'abord illusionné que l'amour est unique et éternel ; il se révolte aujourd'hui et écrit des romans où l'on ridiculise le mari ou l'amant délaissé, et demain, peut-être, on concluera, avec Marius Cabassou, qu'il faut se soumettre à cette idée qu'un sentiment amoureux peut changer, pour arriver, enfin, à cette compréhension plus grande de liberté individuelle, où il n'y a plus de « cocu » ridicule, parce qu'il n'y a plus de mari jaloux.

Il est probable qu'entre gens libres il n'y aura ni souffrance, ni déchirement par l'amour, car il n'y aura pas d'abandon forcé et nous arriverons à l'amour plural, non seulement platonique, comme celui du « Drame d'être deux », mais à l'amour plural sexuel aussi, réglé, pour le bien de la race, par la nonriture végétalienne, dépourvue d'excitants comme : viande (poisson surtout), poivre, boissons fermentées, chocolat, etc. Aussi remercions l'écrivain réaliste, Paul Brulat, de ne pas avoir hésité de dépeindre dans « L'Aventure de Cabassou », la vie telle qu'elle est et d'y avoir exprimé les angoisses de ses contemporains au sujet de la question sexuelle.

SOPHIE ZAIKOWSKA.



Une revue des jeunes : « **Coude-à-Coude** », R. BLANCHARD, 77, rue Paul-Jozon, Fontainebleau.

Dans le numéro de mai 1927, nous lisons quelques articles de notre ami Alfred Bréting. Il n'est pas encore tout à fait végétalien, mais il fait des efforts pour le devenir. Bréting est dessinateur, il gagne sa vie en ville, mais il tend à s'établir à la campagne. Nous trouvons dans le périodique *Coude-à-Coude* ce souci. Bréting demande au Dr Loisel ce qu'il faut faire pour qu'un citadin devienne viable à la campagne.

Loisel lui répond : Sont désirables : Une ascendance paysanne pour être endurant. Un stage d'au moins un an dans une ferme pour faire son apprentissage. Etre déterminé à pratiquer, coûte que coûte, *le bon voisinage*, puisque la vie paysanne est faite d'entr'aide continuelle. Disposer d'assez d'argent, pour bien s'outiller et pouvoir attendre une bonne récolte. Renoncer à l'esprit de thésaurisation qui est la cause de l'excès de travail physique à la campagne.

Coude-à-Coude présente un curieux mélange d'idées qui semblent s'exclure mutuellement.

D'une part, je lis, page 404 :

L'Évangile et ses « paraboles » doivent leur charme aux « trois absences », à savoir :

1^o A l'absence de toute terminologie, en utilisant une langue qu'un enfant peut comprendre ;

2^o A l'absence de tout dogme (sauf la simple invitation à l'amour mutuel) ;

3^o A l'absence de tout esprit de rang ou de caste.

A côté des pensées empreintes d'amour universel, on lit dans cette revue d'autres qui comportent le respect des magistrats, des officiers, etc. Comment les suiveurs de Jésus, ce bohème, amoureux de liberté, ont-ils pu aboutir à la domination ? Voici : Dans le communisme des premiers chrétiens, chacun vendait sa terre, apportait l'argent aux anciens ; ceux-ci se rendaient chez le boulanger, chez le boucher, chez le fruiter et distribuaient le tout équitablement. Quand il ne restait plus de terre à vendre, chacun partit se chercher un maître plus prévoyant que lui-même, afin de ne pas périr de faim.

Combien est supérieur l'enseignement d'Épicure, invitant à l'étude du besoin et soulignant la nécessité du travail. Aussi, à la longue, Épicure libère, tandis que le Christ enchaîne.

Coude-à-Coude semble suivre le Christ, mais sans avoir gardé sa belle simplicité et son universalité. Il y a dans cette revue une tendance à l'hermétisme « aucune vérité, si belle soit-elle, n'est à l'échelle pour tous ». Mais il faut tracer les limites à toute tendance et le *Coude-à-Coude* s'est posé la question suivante :

Dans quelle mesure avons-nous le droit de taire nos convictions ?

Bréting répond à cette question dans une étude que nous reproduisons.

V. LORENC, *ing.*

Dans quelle mesure avons-nous le droit de taire nos convictions ?

EXPOSÉ DE M. ALFRED BRÉTING

L'exposition réciproque de nos convictions est très certainement une chose fort utile. C'est même le fond de toute activité intellectuelle collective. La conversation ne prend de véritable intérêt que lorsqu'elle est précisément une discussion d'idées auxquelles on tient particulièrement, c'est-à-dire une discussion relative à une ou plusieurs convictions.

.....
Mais encore faut-il veiller à ce que cet échange de vues soit effectivement profitable, utile pour tous, et ne se borne pas à une

simple exposition et contre-exposition d'une thèse, ni ne dégénère en dispute, comme il est de rigueur chaque fois que l'on touche, entre gens qui ne sont pas strictement du même avis, à certains sujets épineux : religion ou politique, par exemple.

Il y a donc lieu de poser tout de suite l'équation même de ce qu'on nomme une conviction afin d'éviter, s'il se peut, l'écueil dangereux de l'incompréhension en matière de discussion, source fréquente d'éloignement, d'antipathie, d'animosité même, entre gens animés respectivement de la meilleure volonté.

Il importe donc de constater que : dans toute conviction, il y a une part qui reste indiscutable, vérifiable en fait, totalement rationnelle pour tout esprit scientifique ; et que, dans cette même conviction, il y a une part qui échappe à toute analyse, à tout contrôle, et qui est précisément la note instinctive, personnelle. C'est encore ce côté irraisonné de toute conviction qui nous y attache tant, car nous nous trouvons là en présence de raisons dont les racines plongent dans les mystérieuses profondeurs de notre inconscient.

Ainsi donc, dans l'exposé de nos convictions, y a-t-il lieu de soigneusement délimiter le champ de chaque partie, pour ne *proposer à la discussion que ce qui est discutabile* et exposer le reste pour ce qu'il est en réalité : un sentiment, une intuition, une hypothèse — ou une certitude, suivant les uns ou les autres — mais très certainement, la partie la plus fragile de l'édifice qu'on a construit.

Ce n'est pas pourtant que cette seconde partie ait moins d'importance que la première. Bien au contraire, c'est elle qui lui donne de la force, qui lui crée une armature, qui la dote d'un sens, qui commence à lui conférer une individualité. Ces deux parties s'étayaient l'une l'autre comme les branches du cintre harmonieux d'un portail ogival, et l'insuffisance de l'une amène l'anéantissement du tout.



Il est des convictions de tous ordres. Il en est de purement personnelles et égoïstes, qui n'ont trait qu'à nos satisfactions propres et d'ordre inférieur. Il en est qui sont déjà quelque peu dégagées de cette première vulgarité et qui sont esthétiques, spéculatives. D'autres enfin tendent plus haut tout en contenant implicitement les précédentes ; suivant les individus, elles sont morales, religieuses, sociales, philosophiques. Et elles ont pour objet, non seulement l'ambiance propre à l'individu, mais l'ambiance totale de toute la collectivité, de toute la nature — ce qui, au fond, revient au même si l'on veut voir avec des yeux dessillés — *car l'individu ne sera jamais que la partie d'un tout auquel de grandes lois le lient indissolublement.*

Entre toutes ces convictions, il y en a donc dont la connaissance est indifférente, et d'autres qui pourraient rendre, sur une plus vaste échelle, les services qu'elles nous rendent à nous-mêmes. *Celles-là, nous avons le devoir de les faire connaître, l'impérieux devoir d'en faire profiter nos frères.* C'est là un devoir imprescriptible auquel nous ne saurions nous dérober sans nous sentir coupables envers la collectivité.

Mais il y a la manière. Et de la manière dont nous agissons en tel cas dépendra le succès de notre tentative.

Car autant il y a d'hommes, autant il y a de manières de pen-

ser, et c'est là encore un point très important à noter que cette infinie diversité qui n'est, somme toute, que le multiple aspect d'une même vie, d'un même élan, plus ou moins bien compris, plus ou moins bien conduit. Chaque homme, outre le centre individuel autour duquel il gravite, est un agglomérat de tendances variées que lui ont créé, entr'autres, son hérédité, son atavisme, son éducation, les ambiances multiples qu'il a traversées, son état physiologique momentané. Aussi son esprit est-il plus ou moins bien disposé à accueillir favorablement une idée donnée. Peut-être lui manque-t-il les bases scientifiques nécessaires pour la comprendre ; peut-être que, les ayant, son esprit ne peut les considérer synthétiquement comme on le lui propose, afin d'en tirer par voie d'induction les lois qui semblent en découler. Il faut bien se rendre compte, bon gré, mal gré, que ce qui est clair à notre esprit peut ne pas l'être à celui d'autrui, même si nous le lui expliquons. Peut-être enfin celui auquel nous nous adressons a-t-il dépassé notre pensée et vogue-t-il en des mers à nous encore inconnues. C'est alors notre tour de ne plus comprendre autrui.

Quoi qu'il en soit, *toute idée nécessite pour sa parfaite compréhension une véritable initiation*. Et non seulement cette initiation devra se faire progressivement, de façon à ne rien offrir à l'intellect qui ne se rattache aux connaissances préalablement acquises, mais encore devra-t-elle tenir compte de la transformation qui s'opère parallèlement dans le cerveau du néophyte en la question considérée. Car c'est une véritable transformation psychique qui s'accomplit en lui et qui reste indispensable à la compréhension qu'on se propose de lui donner. C'est une nouvelle manière de concevoir les choses qu'il faut inculquer à celui que nous voulons amener à l'intelligence de notre pensée. Cependant il peut se produire que son intellect soit incapable de hâter ainsi le pas dans le chemin de l'évolution. Insister dans ce cas devient illogique. De même que l'estomac accepte certaines nourritures et en refuse d'autres, notre cerveau assimile certaines pensées et se refuse à d'autres. Et c'est précisément la plus difficile, la plus subtile des tâches que de *savoir donner à une intelligence l'aliment qui lui convient, qui la rendra plus robuste et lui permettra de s'ouvrir à de nouveaux horizons*.



Déjà donc sur le terrain purement scientifique la difficulté de compréhension se fait sentir. Combien plus grande ne deviendra-t-elle pas sur le terrain du sentiment, de l'intuition ? Là tout particulièrement intervient le déterminisme des influences sans nombre d'où provient l'état d'esprit du moment. Ici les divergences s'accroissent, les cerveaux sont prêts à s'échauffer. Ici toute discussion restera stérile. Seule une arme reste qui puisse encore combattre l'incompréhension en matière de sentiment : c'est le sentiment lui-même, la sympathie, l'amitié, la confiance et la communion d'idées qui en résultent. *Il y a des pensées qui ne pourront jamais se transmettre d'homme à homme sans qu'il existe au préalable entre eux un lien d'affection*. Exposer une conviction devant qui nourrit contre soi des sentiments hostiles, c'est courir au-devant d'un échec. Il faut viser tout d'abord à modifier son état psychique relativement à soi, à faire naître en lui la sympathie. *Son intelligence s'ouvrira à l'égal de son cœur*.

D'autre part, malgré la complication de notre outillage verbal,

les mots ne sont — et ne seront jamais — que des étiquettes destinées à des entités infiniment difficiles à saisir : Le monde phénoménal que perçoivent nos sens ne nous permet pas de nous faire une idée exacte des choses en elles-mêmes. Et cette correspondance imprécise du monde des mots et du monde nouménal (1) nous conduit encore à des difficultés de langage et de conception collective d'une même chose. Souvent un même mot a, pour plusieurs individus un sens différent pour chacun, différent par quelque détail, parfois même quant au fond. De toute manière, pour éviter, autant qu'il se peut, cet inconvénient, chercherons-nous à faire sentir le fond de nos pensées plutôt que de nous attacher à leur forme, si diverse, si instable. Un mot est un véritable kaléïdoscope, qui provoque les sentiments les plus divers suivant l'esprit dans lequel il tombe. *Au-delà des mots, saisissons l'idée-mère, la base profonde de notre pensée.*

Si donc, d'une part, nous avons le devoir de faire connaître certaines de nos convictions, nous serons, d'autre part, et relativement à ces raisons importantes, parfois amenés à les taire ou, tout au moins, à ne les exposer que sous une forme qui répondra au besoin du moment. Une bonne parole tombant dans l'oreille d'une personne malveillante ou insuffisamment instruite, ou peu compréhensive, pourra être faussement interprétée et fournir contre soi un argument qui paraîtra valable. On aura donc ainsi, malgré son bon vouloir, fait œuvre négative. *Echanger des idées avec des personnes qu'on sent de mauvaise foi ou qui, par amusement, font tourner la discussion sur le terrain spéculatif, est une peine bien improprement dépensée. C'est de l'énergie nerveuse gaspillée en pure perte.* Nous avons mieux à faire et la sagesse la plus élémentaire nous conduit à éviter ce genre de tournois intellectuels où les mots se rient de l'idée.



Et, vis-à-vis de soi-même, il est également certaines tournures d'esprit à éviter. Et ceci s'applique aussi bien aux convictions utiles qu'à celles qui ne le sont pas. Il y a certainement des hommes qui recherchent dans la présentation d'une thèse un succès qui flattera leur vanité, — aussi bien leur vanité morale (qui consiste à se faire admirer par ceux qui peuvent sembler moins bons, moins tolérants) que leur vanité intellectuelle. — Comme le fait subtilement remarquer un psychologue averti : « La vanité est une forme de modestie ». Réclamer des autres leur approbation, leur acquiescement et trouver là le plus clair de son plaisir, c'est ostensiblement avouer qu'on se subordonne à ce verdict, c'est mendier honteusement l'aumône d'un bravo ; bref, c'est une exagération notoire du sentiment de modestie, d'humilité ; *c'est l'aveu courageux de son insignifiance.* A l'inverse se trouve l'orgueil, qui, lui, se suffit à lui-même en une complaisante auto-admiration et qui, cette fois, est une perversion de la confiance en soi. Celui qui est orgueilleux montre qu'il n'a pas connaissance de l'étroite dépendance dans laquelle il se trouve vis-à-vis des forces mêmes qu'il emploie. Il laisse croire qu'il pense les avoir créées, alors qu'il n'a fait que les recevoir. Il semble ignorer que ces forces ne sont qu'un dépôt, dont il doit se servir pour la meilleure cause. Et, par cela même, il prête à son insu également au ridicule et à la pitié. Il fait naître la compassion

(1) Chose telle qu'elle est en soi, par opposition à « phénomène » : chose telle qu'elle nous apparaît.

chez ceux que n'éblouissent pas les reflets de son armure de clinquant.

Un autre travers qu'il faut aussi savoir éviter, c'est une certaine pudeur déplacée, qui n'est souvent qu'une forme d'égoïsme sentimental ou intellectuel : On craindra ainsi d'exprimer sa pensée, de peur de donner trop de soi, de se dépouiller de ce qu'on a de plus intime, d'attenter à l'intégrité du sanctuaire de son for intérieur. C'est là encore une erreur car :

1^o *Lorsqu'on donne tout ce qui semblait être au fond de soi, on se rend tout aussitôt compte que ce vide est bientôt comblé par des pensées nouvelles, plus profondes, plus belles que celles qu'on a divulguées.* Outre cela on ne donne jamais tout : Notre art d'extériorisation est insuffisant pour cela, et, bon gré, mal gré, il nous reste plus que nous ne pensions.

2^o En exprimant ses pensées, on s'oblige à leur donner une forme plus claire, plus compréhensible. Notre lucidité y gagne d'autant, et, par suite, notre valeur vis-à-vis de nous-mêmes.

3^o Ceux à qui nous nous adressons ne prennent pas tout ce que nous leur offrons, faute de pouvoir comprendre, faute de vouloir comprendre. Et, de fait, *ce n'est jamais nous qui donnons : Nous jettons seulement un germe, nous traçons seulement une voie* dans laquelle autrui s'engagera plus ou moins selon son bon vouloir et ses moyens. En un mot : *Nous transmettons.*

C'est même à nous de mettre les autres en garde contre l'acceptation pure et simple d'une idée sans qu'elle ait passé au crible du jugement personnel.

C'est d'ailleurs une chose si rare d'être parfaitement et pleinement compris qu'il serait puéril de s'attarder à la crainte de l'être trop.



De toute manière, ces questions purement personnelles sont secondaires. Tout au moins elles doivent l'être pour laisser aux questions d'ordre général leur prédominance.

Le véritable critère d'opportunité de l'exposition d'une conviction, ce sera donc l'utilité résultant pour autrui. Cette utilité pourra n'être que physique, artistique, morale ou philosophique ; pourvu qu'elle soit, ce sera bien.

Et si donc nous concluons à cette utilité, à cette opportunité, après avoir considéré le problème sous *son aspect total*, alors, sans aucun doute, nous avons le devoir, l'impérieux devoir, de proclamer notre foi. Ne serait-ce encore qu'une semence lancée en terre aride, peut-être un jour y germera-t-elle et y fera-t-elle éclore et s'épanouir d'odorantes fleurs, mûrir de nouveaux fruits qui propageront toujours plus loin l'impulsion donnée.

Certes, alors nous n'avons pas le droit de taire nos convictions, nous avons le devoir impérieux — et ce sera là le couronnement de notre pensée — de montrer par l'action que nos convictions n'étaient pas un vain assemblage de mots creux, mais qu'elles étaient, au contraire, l'expression spontanée et profondément sincère de notre foi en une humanité meilleure.

A. BRÉTING.

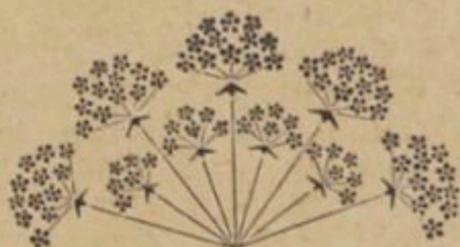
Le Gérant : ALBERT CAPPÉ.

Imprimerie J. SOLSONA, 9, Rue Hallé, Paris-14^e — Tél. Gobelins 62-71

SOMMAIRE

du « Végétalien » qui paraîtra en Décembre

Le Végétalisme	G. BUTAUD.
Réponses à l'Enquête sur le Végétalisme (Camille COCHET, Charlotte DAVY, Léa CHANUT, D ^r Axel ROBERTSON-PROSCHOWSKY, Charles FOUYER, Adolfo MARANGOLO, Generoso COLL).	
Avant-propos	G. BUTAUD.
Capitalisme, Végétalisme, Communisme, Anarchie et Christianisme.	H. TRICOT.
L'Autodidacte de Han Ryner	Marie BLOSSIER
Résumé de la conférence du 19 nov. :	
L'Affaire Dreyfus	Mme LEGRAIN
Discours	Paul BRULAT
Etude de « La Faiseuse de Gloire ».	S. ZAIKOWSKA.
Lecture	C. COCHET, artiste dram.
Les effets lointains des poisons Overtoniens	S. Z. et V. L.
Bibliographie	S. ZAIKOWSKA.
Comptabilité.	



Foyer Végétalien 40, Rue Mathis PARIS (Métro: CRIMÉE)

Prix des repas : 3 fr. 50.

MENU : « Basconnaise » (salade variée, composée de feuilles et de racines crues et de pommes de terre cuites). — Soupe. — Légume cuit. — Dessert.

Dans ce Foyer, on se sert à discrétion, les fruits seuls sont rationnés. Les consommateurs sont priés de considérer que l'huile et le pain sont des aliments dont il est dangereux d'abuser: il ne faut pas dépasser deux cuillerées d'huile (24 gr.) par repas et se rationner en pain selon l'importance du travail musculaire que l'on fait.

Foyer Végétalien 3, Rue Fodéré NICE (Port)

Restaurant Végétarien, 13 et 15, Rue Notre-Dame-des-Champs, Paris (Métro: St-Placide).

Foyer du Trait-d'Union, 180, Rue de Tolbiac, Paris (Métro: Italie).

En vente au « VÉGÉTALIEN »

131, Rue St-Gratien, ERMONT (S.-et-O.)

(Abonnement annuel : 10 fr. pour la France, 12 fr. pour l'Etranger)

<i>Tu seras Végétalien!</i> par G. BUTAUD et S. ZAÏKOWSKA . . .	0.30
<i>Les Lois Naturelles base de doctrine universelle</i> , par G. BUTAUD	0.50
<i>Notice</i> sur la façon dont on peut consommer dans les Foyers Végétaliens, par G. BUTAUD	0.15
<i>Le Crudivégétalisme</i> , par G. BUTAUD	0.25
<i>Esthétique, Santé et Végétalisme</i> , par le D ^r L. CHAUVOIS	1.50
<i>Gobineau et sa Philosophie</i> , par Camille SPIESS	1. »
<i>Réponse à l'Enquête sur le Végétalisme</i> , par V. LORENC	0.40
<i>Capitalisme et Communisme</i> , par la Doctoresse PELLETIER	1. »
<i>Les Naturocrates</i> (pour enfants), par Antoine J. TORRES	1.50
<i>La Réforme agraire en Russie</i> , par A. DAUDÉ-BANCEL	15. »

Tous les ouvrages de D^r CARTON, D^r LEGRAIN, D^r Camille SPIESS, D^r CHAUVOIS, Doctoresse PELLETIER, HAN RYNER, Paul BRULAT, ROSNY AÎNÉ, Urbain GOHIER, Aimée BLECH.